

**REGARDS ET QUESTIONNEMENTS SUR LES DYNAMIQUES SOCIALES DANS LES  
LITTERATURES COLONIALES ET POSTCOLONIALES AFRICAINES: ELEMENTS  
D'ANALYSE HISTORIENNE ET SOCIOCRITIQUE DES LITTERATURES AFRICAINES**

Frédéric Mambenga, Université de Libreville

La démarche exotique a introduit dans le champ littéraire européen des nouveaux espaces autres que ceux de l'Europe. Ainsi illusions et enchantements ont nourri des imaginaires collectifs, mais souvent aussi des désillusions et des désenchantements ont élucidé des entreprises complexes, de manière plus systématique, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avec les grands voyages d'exploration. Des images, des idées et des concepts chargés d'une forte teneur idéologique ont souvent servi à définir et à établir des identités spatiales et sociales des mondes que les publics européens découvraient habituellement à partir des récits de voyage et certains romans coloniaux. Cependant, contre ces littératures exotiques et coloniales, des écrivains africains de cette période ont tenté de déconstruire cette imagerie en lui substituant un langage authentique de soi ou bien, comme l'on fait maints poètes de la Négritude, en dépassant l'exotisme par une sorte de romantisme nègre qui puisait sa matière dans la nostalgie des origines ancestrales ou encore dans certaines traditions séculaires. Dès leur entame, les littératures africaines écrites en langues européennes débouchent progressivement, tout en imitant les formes canoniques de leurs modèles, sur une subversion des régimes imagologiques de la littérature coloniale européenne. De fait, tout en étant en quête d'un langage qui les particularise, les littératures africaines de l'ère coloniale ont davantage privilégié une vision socio-anthropologique réaliste de leur univers référentiel respectif. Toutefois, ce trait se retrouve aussi dans maints récits coloniaux. En partant du récit d'exploration jusqu'au roman réaliste colonial, ces œuvres possèdent une dimension documentaire qui peut aider à comprendre les trajectoires historiques et sociales africaines depuis la colonisation, dans des sociétés où l'art oral a été pendant longtemps le principal véhicule de l'histoire sociale. La dimension historique et sociologique qui domine l'inscription littéraire coloniale africaine pourrait constituer un enjeu de recherche sur les thématiques sociales et culturelles qui traversent toute la période coloniale et qui sont les racines préfigurant notre temps. La diversité des genres que regroupe la spatialité littéraire coloniale témoigne, à des degrés variables, des forces titanesques qui transforment les sociétés africaines et de nombreuses résistances qui tentent de restituer le filon d'un patrimoine précolonial toujours présent mais indubitablement transformé.

J'émets comme hypothèse que la littérature coloniale dans son acception large peut être une source déterminante pour comprendre les bouleversements socioculturels qui ouvrent et configurent l'Afrique contemporaine. Ce passé colonial si pesant qui oriente encore des pans entiers de ce présent n'est pas seulement une reconstruction sociale de l'espace humain africain mais il est également une création des nouvelles formes de sociabilité et de postures spatiales qui sont au centre de multiples problématiques culturelles de l'Afrique postcoloniale.

Il y a dans le réalisme social et culturel de la littérature coloniale chez les auteurs européens ainsi que chez les africains, une source documentaire qui se manifeste aussi comme une esthétique post-exotique qui cherche dans la complexité du réel, les voies de signification des univers en pleine mutation. Il y a une nécessité analytique de mettre en parallèle les univers sociaux des littératures coloniales et ceux des littératures postindépendances pour saisir les permanences et les changements qui se dégagent à partir de la comparaison des l'espace-temps des deux périodes. Cette comparaison pourrait d'abord se fonder sur une même spatialité régionale et ensuite sur une extension interrégionale pour faire ressortir les principes régulateurs des dynamiques sociales, telles qu'elles sont articulées dans les œuvres. Le concept de social doit être perçu ici dans une acception à la fois sociologique, linguistique, géographique, politique et culturelle. J'envisage de justifier cette double hypothèse à partir de deux sites de réflexion : les sources littéraires de l'histoire coloniale et la pertinence sociale et langagière de la littérature coloniale africaine.

### *Les sources littéraires de l'histoire coloniale*

Un préalable me semble nécessaire avant de développer ce poste de réflexion : la question littéraire coloniale ne saurait se limiter au seul domaine de la fiction littéraire. Si l'on tient compte de l'inévitable intention communicationnelle et sociologique qui prélude à la relation coloniale entre l'Europe et les sociétés colonisées ; il faudrait intégrer à la notion de littérature, tout texte qui porte un regard sur les espaces coloniaux et la situation coloniale. Ainsi, les récits de voyage, les articles de journaux, les discours politiques, les reportages, les mémoires, les carnets de route des militaires, les descriptions ethnographiques, etc. sont autant de formes de littérature qui mettent en scène les univers coloniaux. Cette acception

large du fait littéraire n'est pas nouvelle ; elle est déjà posée, par exemple, dans l'histoire littéraire française jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il me faudrait aussi d'entrée préciser qu'il y a plusieurs histoires coloniales de l'Afrique noire : les trois principales sont la colonisation hébraïque en Nubie au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, la colonisation arabo-musulmane, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, et la colonisation européenne, plus systématique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La littérature a joué dans ces trois faits historiques un rôle déterminant dans la connaissance des sociétés en situation de contact. Pourquoi, la littérature constitue-t-elle dans ce contexte colonial une source historique ?

Dans les sociétés africaines précoloniales où l'oralité a été la principale source historique, on mesure bien le rôle important des genres oraux, tels le mythe, la légende ou dans une moindre mesure le conte comme des instruments mémoriels collectifs. Ce fut le cas dans la majorité des sociétés africaines avant la relation coloniale européenne. Avec la colonisation européenne, nombre de régions d'Afrique noire accèdent à un nouveau mode de représentation de leur passé et de leur présent: l'écrit supplée l'oralité et apparaîtra au cœur des recherches sur la période coloniale<sup>1</sup>. En effet, l'un des enjeux majeurs de l'entreprise coloniale française en Afrique noire, à ses débuts, a été de transcrire en langue française l'impressionnante littérature orale africaine. La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par l'intérêt accordé aux travaux sur les folklores des pays colonisés qui étaient collectés par les chefs de comptoir, les missionnaires ou même des explorateurs. Des revues des missions chrétiennes, comme *Le Bulletin de la société évangéliste* (1828) traduisaient, pour leur public métropolitain des contes, des légendes et des proverbes africains. L'abbé Boilat, un métis sénégalais, publiait en 1853, *Esquisse sénégalaises*, un ouvrage socio-historique sur le Sénégal qui contenait nombre de proverbes, d'adages et légendes de ce pays. Ce sont les missionnaires français, tels le pasteur Junod, chez les Ronga du Zambèze, R.P. Trilles, chez les fangs du Gabon, qui effectueront un impressionnant travail de collecte sur les genres oraux de ces peuples. Ce processus de transcription a été complété par des travaux anthropologiques, linguistiques et historiques qui furent au cœur de la démarche africaniste au siècle dernier. On voit bien que la connaissance descriptive et analytique des espaces coloniaux s'est fondamentalement appuyée sur des sources littéraires et des travaux scientifiques du terrain colonial. La première est un mode de représentation symbolique, la

---

<sup>1</sup> A l'exception des peuples d'Afrique du Nord, d'une grande partie de l'Afrique orientale et des grands empires africains du Sahel dont certains s'étendaient jusqu'aux portes de l'Equateur, la connaissance du passé précolonial reposait essentiellement sur les sources orales ou archéologiques.

deuxième tient d'une démarche d'objectivation, mais elles offrent toutes les deux une certaine connaissance des milieux coloniaux. L'intérêt de la mise en relation de ces deux genres tient de ce qu'ils se complètent et soulèvent la question de la complexité sociale de la situation coloniale. Un examen de cette notion s'avère nécessaire pour ma démarche argumentative.

### ***La littérature de la situation coloniale***

Georges Balandier entreprend de 1946 jusqu'en 1952 un voyage de recherche ethnologique dans certaines colonies d'Afrique noire : Cap Vert, Sénégal, Niger, Soudan, Guinée, Liberia, Côte d'Ivoire, Nigeria, Gabon et Congo. Cette diversité spatiale, lui permet de constater l'hétérogénéité des sociétés africaines. Il réfute de fait, les préceptes classiques des études africanistes françaises portés essentiellement sur l'analyse ethnologique des écosystèmes culturels originaux africains. Il privilégie l'analyse in situ des sociétés et constate la mutabilité des traditions africaines et les processus de changements culturels, toutefois, il observe aussi que ces sociétés en mouvement ont su conserver des traces des traditions africaines authentiques. Ce paradoxe démontre selon lui la complexité de la situation coloniale qui ne peut se résoudre aux paradigmes oppositionnels simplistes : tradition vs modernité ou colons vs colonisés, certes réels mais qui n'oblitérent pas la fabrique des nouveaux rapports aux espaces qui ont conditionné l'émergence des nouveaux habitus, au cœur des questions sociétales de l'Afrique postcoloniale. Dans ses ouvrages, *l'Afrique ambiguë* (1954) et *Sociologie actuelle de l'Afrique* (1955), il décrit et analyse ses divers processus de mutation des sociétés coloniales, tout en montrant comment ils remodelent les rapports des sociétés africaines à leur espace respectif. Des pans entiers de ces mutations n'ont pas toujours été étudiés avec approfondissement à partir des corpus littéraires. Certes, maintes études sociologiques africanistes ont étudié la question des mutations sociales africaines, sous l'effet de la colonisation européenne (Balandier (1955, 1956, 1958..., Fromm, 1956, Herskovits, 1965, Maquet, 1967, Fanon, 1954, 1958...)... mais, on peut constater que ces travaux fort importants pour une approche sociologique des sociétés africaines coloniales et postcoloniales n'ont pas donné lieu à une continuation historique qui permettrait d'envisager une histoire sociale et culturelle africaine. Si la perspective d'une élaboration de cette histoire est possible, il reste que le terrain social référentiel et le recours aux sources orales ne suffisent pas ; il me paraît fructueux d'interroger les œuvres littéraires écrites, de la colonisation à nos jours pour approfondir cette orientation critique.

Les approches historiennes (Kesteloot, Gérard, Mercier, Chevrier, Ricard ...) et sociocritiques (Mouralis, Faïk-Kane, Anozie, ...) des littératures africaines ont davantage ont principalement reposé sur les grands événements coloniaux ou régionaux ou sur les oppositions culturels qui ont prédominé dans les littératures africaines, en reléguant les processus de fabrique des nouvelles identités spatiales et humaines comme des manifestations indicielles secondaires du fait politique et social impérial. Certes quelques nuances peuvent être apportées chez Mouralis dont les références aux travaux de Georges Balandier ont permis de soulever la question de la mutation sociale comme une des obsession scripturale des littératures africaines modernes. En effet, cette situation coloniale n'a jamais été aussi bien décrite que dans les divers genres littéraires coloniaux, c'est pourquoi un nouvel intérêt porté sur les dynamiques sociales me semble nécessaire pour approfondir les approches historique et sociocritique des littératures postcoloniales. Car, on peut voir dans les stratégies d'hybridité sociale et culturelle coloniale les fondements d'un humanisme postcolonial et la construction des nouvelles identités africaines qui contredisent tout fondamentalisme culturel.

Des récits de voyages d'exploration, comme *Voyage en Afrique équatoriale* de Paul Du Chaillu, montraient la mutabilité des sociétés africaines en situation de contact et, en même temps ces récits révélaient comment certains peuples préservaient certaines traditions comme des stratégies de manipulation culturelle. Dès ses débuts, la littérature africaine écrite, comme le montrent, par exemple, les récits de vie des premiers auteurs sénégalais : *Esquisses sénégalaises* (Abbé Boilat, 1897) et *Force Bonté* (Bakary Diallo, 1926), soulève la question des influences socioculturelles. C'est d'ailleurs sur cette voie que se présentent maints romans africains des années 1920-1950, tels le cycle romanesque urbain de Félix Couchoro, qui débute avec son récit *L'Esclave* (1929) ou le roman *Karim*(1935) d'Ousmane Socé, avec son jeune héros éponyme qui s'interroge sur l'inactualité de certaines traditions dans un univers citadin en pleine mutation. La littérature coloniale abonde aussi des textes qui ont une portée sociale pénétrante, à l'instar de *Voyage au Congo* d'André Gide (1926) ou de *L'heure du Nègre* (1934) de Georges Simenon. La même obsession réaliste apparaît également dans le roman africain postindépendance, à l'exemple de *Les Soleils des indépendances* (1969) d'Ahmadou Kourouma.

Les littératures coloniales africaines constituent une source pénétrante sur les changements sociaux de cette période. A ce propos, Frantz Fanon, dans *Peau noire, masque blanc* (1952) a souligné dans la présentation de son essai, l'influence qu'a eu le roman, *Nini* du

sénégalais Abdoulaye Sadi dans son approche des phénomènes de dépersonnalisation culturelle constatée chez les femmes noires.

*Une histoire littéraire coloniale africaine sur fondement sociocritique*

La crise du récit colonial provient du caractère polémique de la colonisation, soit apologique, soit critique. Ces deux attitudes ont profondément cristallisé les approches analytiques des littératures coloniales et ont laissé sous silence la portée significative des faits sociétaux qui ont remodelé les espaces coloniaux et les cultures africaines mais qu'on a analysé, malgré le constat de leur mutabilité, sous un angle essentialiste ou ontologique. Dans la plupart des cas, ces études sont souvent restées figer sur les cultures précoloniales pérennes comme seules lieux de l'africanité, comme si cette temporalité n'était pas elle-même sujette aux mouvements transformationnels interrégionaux ou interculturels. Dans la plupart des cas, la signification de certaines pratiques traditionnelles nous échappe, alors qu'elle tient son origine dans la situation coloniale et non dans la pérennisation des traditions précoloniales. Par exemple, une des questions sociales africaines récurrentes en Afrique centrale est la dot. Cette tradition séculaire a subi des profondes modifications sous l'effet de la culture mercantiliste européenne introduite par la colonisation. La portée transformationnelle de ce phénomène observé par Georges Balandier à la fin des années 1940 est présentée par l'auteur, dans *Afrique ambiguë*, en ces termes :

Le circuit monétaire tend à régler la circulation des femmes ; tous deux s'accélèrent à un même rythme ; tous deux donnent prise à la spéculation. Il est aisé de pousser au divorce pour jouer sur la baisse des dots, d'inciter à l'adultère pour recueillir ensuite la compensation prévue, ainsi la femme se trouve-t-elle « placée » de l'inflation ou abaissée au rôle de prostituée à domicile<sup>2</sup>.

Mongo Béti, romancier camerounais de la période coloniale, originaire du pays Béti-Fang (Cameroun-Guinée Equatoriale-Gabon-Congo) n'a pas manqué d'évoquer ce fait social dans ses œuvres relatives à cet espace-temps, plus précisément dans *Le Roi miraculé*. La colonisation a transformé la dot en pratique matrimoniale à forte consonance matérialiste et financière. En Afrique centrale postcoloniale, la dot, élément du mariage traditionnel africain, est un phénomène social d'une grande importance où toutes les enchères sont possibles, comme le montre l'auteur dramatique camerounais, Guillaume Oyono Mbida, dans sa pièce de théâtre, *Trois Prétendants, un mari*, où la dot est un moyen d'exploitation et de spoliation du gendre par ses beaux-parents.

---

<sup>2</sup> Balandier Georges, *L'Afrique ambiguë*, Plon, 1956, p.41

D'autres questions sociales de l'Afrique postcoloniale trouvent leur origine dans la situation coloniale. Par exemple, le roman colonial aborde déjà dans les années 1920, le phénomène de l'exode rural des jeunes vers la ville, qui apparaît comme un espace qui déstabilise le monde rural. Dans *Force Bonté* (1926), le jeune héros Bakary n'est-il pas tenté, dès son adolescence dans son village peul, par les grandes villes coloniales sénégalaises, Saint-Louis, Dakar, où par la Métropole où il rêve d'être engagé comme tirailleur ? La même obsession citadine habite la jeune villageoise, Maïmouna, dans le roman éponyme d'Abdoulaye Sadju (1958). Ce thème apparaît également sous une thématique oppositionnelle plus idéologique, dans le roman post-indépendance, à travers l'opposition tradition vs modernité qui se trouve au cœur des œuvres dramatiques et romanesques de cette période, par exemple, *La Marmite de Koka Mbala...*

Il y a d'autres thématiques de changements sociaux qui sont relayées par la littérature coloniale et qui trouvent leur prolongement après les indépendances. Mais les changements induits par les processus coloniaux ont été souvent analysés sous l'angle idéologique de l'anticolonialisme. Ainsi, le concept d'aliénation a été appliqué à tout phénomène de changement culturel de l'africain. Ce concept renvoyait à la désorganisation rapide des communautés traditionnelles, de leurs modes de vie en particulier. Les changements sociaux intervenus dans les espaces africains coloniaux n'étaient perçus que sous un aspect traumatique ou clinique. On a peu analysé les phénomènes de changement social dans les colonies comme des phénomènes d'une nouvelle appropriation spatio-temporelle et comme parfois des adhésions populaires dessinant des identités nouvelles plus complexes. Cette perspective est l'orientation postcoloniale que je postule comme grille analytique. Il s'agira de relire les œuvres littéraires coloniales et postcoloniales dans une approche à la fois historique et sociocritique qui vise à saisir et à expliquer les mécanismes et les enjeux qui sont tenus dans les sociétés coloniales en mouvement. De ce point de vue, j'accorde une attention particulière aux concepts de mutation, de changement et d'hybridité, tels que les développent Homi K. Bhabha, (1994) et Arjun Appadurai (1996). Dans le même temps, je ne mésestime pas que le concept de domination soit au centre de tout processus colonial ou de classe, mais je l'envisage comme un facteur qui pousse à la réinvention du dominé et au dépassement de sa frustration comme une nouvelle espérance identitaire de soi.

L'acte d'historisation pousse à rechercher des nouvelles méthodes plus attentives à l'information sociale sur le passé afin de voir comment cette information se déploie dans plusieurs œuvres appartenant au même espace représentationnel depuis la période coloniale.

En somme, il est question de dresser des familles thématiques, par exemple, la thématique « du village traditionnel à la ville moderne dans le roman colonial et postindépendance ». Si l'analyse sociale consiste à développer un thème, elle implique aussi une démarche à la fois historienne et comparatiste. Car, il faudrait, dans un premier temps, voir comment la structure et le fonctionnement social dans une œuvre qui traite de la situation coloniale permet de faire ressortir des questions générales relevant des phénomènes de changement social. Pour élaborer une grammaire fonctionnelle et explicative du changement social dans un espace littéraire colonial, il est donc nécessaire de repérer la fréquence d'une même question dans plusieurs œuvres. La deuxième articulation de l'analyse consistera à voir comment ce thème a évolué dans les œuvres littéraires postindépendances. Le fondement de cette orientation critique repose sur la construction sociale de l'espace humain dans les littératures africaines, en partant du moment colonial européen en Afrique. Car le changement social implique inévitablement des rapports spécifiques à l'espace physique, soit en terme d'aménagement, c'est-à-dire de la manière dont on occupe un espace (positionnement physique des lieux de vie, la manière dont ils sont conçus...) et la manière dont on vit dans cet espace. On peut comprendre que toute temporalité dans sa durée conduit à des habitudes et des occupations spatiales et sociales remarquables. Sur ces deux questions, *Ville cruelle*, roman de Mongo Béti, montre bien comment la ville coloniale du roman, Tanga, est aménagée en fonction de plusieurs déterminations sociales. On peut supposer que l'espace référentiel auquel renvoie ce lieu est certainement Yaoundé. Ce même espace référentiel constitue le cadre diégétique de *Temps de chien* (2001) de Patrice Nganang. En effet, dans *Ville cruelle*, Tanga est le prototype de la ville coloniale scindée en deux espaces opposés : le quartier administratif et commercial est l'espace du pouvoir colonial, le quartier « indigène » est la réplique du village de brousse. On y retrouve la même distanciation spatiale et sociale dans *Temps de chien*, entre quartier de pouvoir et quartier populaire : le chien Mboudjak, qui est l'instance narrative du roman, erre constamment dans plusieurs espaces principalement les quartiers *Madagascar*, *Mbankolo*, *Briqueterie*, *Carrière*, *Obili*, *Melen*, *Nlongkak*... Ensuite, viennent les quartiers administratifs, commerciaux, résidentiels : le lac central (situé au cœur du quartier administratif de Yaoundé), le cinéma *Abbia*, la société Sitabac (société industrielle de tabac), le Palais d'Etoudi (Palais présidentiel camerounais)...

On trouve la même ligne de constitution spatiale dans les deux représentations romanesques. Le phénomène urbain qui s'y instaure à partir de l'époque coloniale se fonde sur une distanciation spatiale marquée par la ségrégation sociale ethnique ou raciale dans le contexte



colonial de *Ville cruelle* : le centre ville- espace européen vs la périphérie- le quartier indigène. Il apparaît davantage dans *Temps de chien* une structuration sociale reposant sur la classe sociale et non sur l'origine ethnique, très marquée dans *Ville cruelle*. La situation coloniale induit des stratégies de reconstruction identitaire des populations autochtones en ville. La conscience de classe sociale repose plus sur l'origine culturelle et non sur l'activité sociale. Ce dernier trait apparaît, en revanche, au centre de la structure sociale des personnages dans *Temps de chien*. On peut constater à partir de ce corpus l'évolution historique et sociale dans le roman camerounais depuis la période coloniale. Certes, il faut voir la pertinence historique et sociocritique en s'appuyant sur un corpus large qui ouvre aussi sur une dimension comparatiste plus totalisante.

L'étude des littératures coloniales africaines peut être déterminante pour une approche historiciste et sociocritique des littératures africaines postcoloniales, parce qu'elles constituent le point de départ de l'analyse et de l'interprétation des données sociales qui apparaissent dans plusieurs œuvres. Dans la plupart des cas, les analyses historique ou sociocritique des littératures africaines ne tiennent pas compte des structurations sociales dans les littératures coloniales. Ces études s'intéressent davantage à mettre en lumière la déstructuration des sociétés traditionnelles mais ne voient pas ce que la colonisation a tissé comme nouvelles formes de culture comme des réponses aux conflits ou aux frustrations sociales.

#### *Bibliographie :*

Agblémagnon, « tradition et mutation dans les sociétés d'Afrique Noire », *Sociologie des mutations*, Edition Anthropos, 1978

Anozie, Sunday, *Sociologie du roman africain*, Aubier-Montaigne, 1970

Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot, 1996

Ba, Amadou Hampâté, *L'Etrange destin de Wangrin ou les fourberies d'un interprète africain*, Union Générale d'Editions, 1973

Badian Kouyaté, *Sous l'orage-Kany*, Présence Africaine, 1957

Balandier, Georges, « Sociologie dynamique et histoire » in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.34.janvier-juin, 1963, p.3-11

Balandier, Georges, *Conjugaison*, Fayard, 1997

- Balandier, Georges, *l'Afrique ambiguë*, Plon, 1956
- Balandier, Georges, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, PUF, 1955
- Bhabha, Homi, *Les Lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, (1994), Payot, 2007
- Césaire, Aimé, « Culture et Colonisation », Revue *Présence Africaine*, 1959
- Chemain, Roger, *L'image des villes africaines dans le roman négro-africain d'expression française*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, université d Grenoble, 1973
- Chevrier Jacques, *Littérature nègre*, Armand Colin, 1974
- Dadié, Bernard, *Climbié*, Seghers, 1956
- Dadié, Bernard, *Un nègre à Paris*, Présence Africaine, 1959
- Eza Boto, *Ville cruelle*, Présence Africaine, 1954
- Fanon, Frantz, « La bourgeoisie nationale », Revue *L'Afrique littéraire et artistique*, 1<sup>er</sup> Trimestre, 1970
- Fanon, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Seuil, 1961
- Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, 1952,
- Fromm, *Société saine et société aliénée*, Le courrier du livre, 1956
- Glissant, Edouard, « Le Romancier noir et son peuple », Revue *Présence Africaine* n° spécial, 1957
- Herskovits, Melville, *L'Afrique et les Africains entre hier et demain*, Payot, 1965
- Jahn, Janheinz, *Manuel de littérature néo-africaine du XVe siècle à nos jours, de l'Afrique à l'Amérique*, Resma, 1969
- Jahn, Janheinz, *Muntu*, Seuil, 1961
- Maquet, Jacques, *Africanité traditionnelle et moderne*, Présence Africaine, 1967
- Maran, René, Batouala, Albin Michel, 1975 (1<sup>ere</sup> édition, 1921)
- Mbokolo, Elikia, *Noirs, Blancs en Afrique Equatoriale Française*, Mouton
- Memmi, Portait d'un colonisé,
- Mongo, Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Laffont, 1956
- Mongo, Beti, *Le Roi miraculé, chronique des Essazom*, Correa-Buchet-Chastel, 1950
- Mongo, Beti, *Mission terminée*, Présence Africaine, 1957

Mouralis, Bernard, *Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française*, Annales de l'université d'Abidjan, 1969

Mouralis, Bernard, *Les contre-littératures*, PUF, 1975

Ouologuem, Yambo, *Le devoir de violence*, Edition Debresse, 1968

Oyono Mbia, Guillaume *Trois Prétendants... un mari*,

Oyono, Ferdinand, *Une vie de boy*, Julliard, 1956

Sadji, Abdoulaye, *Maïmouna*, Présence Africaine, 1958

Sadji, Abdoulaye, *Nini*, Présence Africaine, 1954

Sembene, Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, Presses Pocket, 1960

Senghor, Léopold Sédar, « Eléments constructifs d'une civilisation d'inspiration négro-africaine », Revue *Présence Africaine*, février-mai, 1959

Simenon, Georges, *Le Coup de lune* (1ère édition, 1934), Presse de la Cité, 1991

Simenon, Georges, *L'heure du Nègre*, (1ère édition, 1932), Pezilla-la-Rivière, DLM, 1996

Socé, Ousmane, *Karim, roman sénégalais, suivi de contes et légendes d'Afrique Noire*, Nouvelles éditions latines, 1935

Socé, Ousmane, *Mirages de Paris*, Nouvelles éditions latines, 1937

Ziegler, Jean, *Sociologie de la nouvelle Afrique*, Gallimard, 1964